

LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An Fr. 6 »
Six Mois 3 »
Trois Mois 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux
de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'ÉTRANGER

Un An Fr. 8 »
Six Mois 4 »
Trois Mois 2 »

Les abonnements peuvent être payés en
timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

UN RÉVOLTÉ

On ne peut lire sans émotion l'affaire du cocher Moore qui s'est déroulée ces jours-ci devant les tribunaux. Les maniaques de l'œil pour l'œil et dent pour dent n'ont pas manqué de l'envoyer pour six ans aux travaux forcés, et le farceur radicalisant qui répond au nom de Lockroy n'a certainement pas compris que c'était son devoir de venir leur dire : « Dans toute cette affaire c'est à moi la faute, laissez cet homme tranquille ».

On connaît l'affaire. Moore était cocher, et il était poète. Victor Hugo l'avait connu, il avait apprécié ses vers, pour le sentiment dont ils étaient imbus, il l'avait encouragé. Mais Moore tenait à son métier. Lorsqu'une grève éclata à l'Urbaine, il en était, il soufflait aux grévistes l'esprit de révolte qu'il avait puisé d'abord dans l'enseignement de sa vie de travailleur et puis, — avouez le donc, messieurs, aussi dans les vers de votre poète cheri.

Chassé de l'Urbaine, mis à l'index par les autres Compagnies, il tomba dans la misère. Alors, il pensa à Lockroy qui lui avait prodigué des poignées de main et donne du « cher ami » pendant les élections. Mais le Numa Roumestan de Paris fit comme font les Roumestans. Il n'osa rien refuser, il prit des rendez-vous et les esquiva ensuite adroitement avec l'aide de ses valets. Mal lui en prit cependant un jour, car Moore alla le trouver et déchargea sur lui son revolver à bout portant. Il ne fit d'ailleurs que le blesser légèrement.

Tout homme de cœur aurait compris que dans la circonstance, il se devait à soi-même de prendre la défense de Moore et d'arracher aux jurés un verdict d'acquiescement, et aux maniaques de la Vengeance, appelée Justice, leur victime. Mais le pantin qui s'appelle le premier élu de Paris n'y comprit rien. Il vint au tribunal, déposer contre Moore et le faire envoyer au bagne. Ils sont comme ça les bourgeois : un Moore n'est pour eux qu'un travailleur — pire qu'un paria.

Moore n'est pas un anarchiste, il est un révolté, et ce qui l'a fait un révolté, il l'a si bien dit, qu'il a exprimé les sentiments de bien d'autres révoltés comme lui. *Le travailleur en a assez de toutes les misères que lui fait la société. Il n'en peut plus et il est résolu à ne plus laisser traîner les choses comme elles ont traîné jusqu'à ce jour.*

— M. Lockroy s'était moqué de moi — a dit Moore — et il m'envoyait promener. Je ne pouvais pas lui demander de réparation par les armes. On aurait ri de moi... On ne se bat pas avec nous. Nous sommes les malheureux, *forçés de défendre notre honneur par les moyens violents.* On nous donne des poignées de main, on nous fait des promesses, et après, on nous fait poser... Je me suis, ce jour-là, posé en justicier, moi qui ne suis pas méchant — je n'ai

jamais seulement donné une claque à un enfant — *parce que j'en ai eu assez d'être exploité, mortifié, baffoué par les Compagnies, par la police qui nous dresse des contraventions... Avec une vie dure, à ne pas pouvoir y arriver, à se débattre huit heures de travail par jour, sans compter le compte... Je ne buvais pas, j'ai été sobre, économe et puis pas moyen d'arriver, — et on nous humilie!* — Oui, j'ai tiré sur Lockroy... des socialistes comme ça, il y en a à la douzaine.

Toute l'histoire de la révolte d'un prolétaire est dans ces mots.

Jadis, c'était le bourgeois qui se révoltait, et ce qu'il y a de plus beau dans la poésie jusqu'à nos jours a été écrit pour chanter la révolte contre l'oppression qui foulait aux pieds les libertés bourgeoises. Quand au prolétaire, il souffrait, et laissait les traces de ses lamentations dans les chansons à fendre le cœur, chantées par les miséreux au siècle passé, dont Eckman et Chatrian ont conservé la trace dans « l'Histoire du paysan de 1793. » Si le miséreux avait son moment de révolte, on le pendait haut et court, et le bourgeois payé de la littérature le vouait à l'exécration publique, dans son histoire menteuse, dans sa prose hypocrite, ou dans sa poésie douçâtre. Mais le prolétaire a lu le bourgeois. Il s'est pris d'enthousiasme pour le héros de Schiller, de Victor Hugo, de tant d'autres...

Il a enfin senti en soi le souffle de révolte. Il a senti sa dignité humaine « mortifiée, baffouée », comme a dit Moore. Et, quand, jetant un regard sur la société entière, il a cherché où était le tyran, il l'a trouvé dans l'ensemble de la classe qui possède tout, et qui méprise du fond de son cœur ceux mêmes qui lui ont donné tout, — force, santé, intelligence, énergie, esprit d'invention, — pour agrandir ses jouissances, et qui méprise celui qui les laisse faire, — « parce que le manant n'a pas les vertus des nobles », dira l'aristocratie; parce que — ajoutera le bourgeois — il n'a pas le fier esprit d'indépendance de nos ancêtres du tiers-état.

Eh bien, maintenant, le paria ouvrier, lui aussi, à son tour, fait preuve du même esprit. Il reprend la tradition de vos « fiers ancêtres ».

Toute la civilisation moderne a contribué à réveiller cet esprit de révolte chez le travailleur et rien désormais ne saura plus l'arrêter dans sa marche pour la conquête de l'avenir.

Faites vos lois qui suent la peur; lâchez sur l'anarchiste tous vos sbires et vos bourreaux, — vous n'y pouvez plus rien! Au delà de l'anarchiste, restera la révolte.

Jonchez les routes de cadavres, faites des allées de potences sur les routes, comme on en a faites autrefois, embarquez des cargaisons d'anarchistes pour des pays lointains, comme

on vient de faire en Espagne, — rien, rien, n'arrêtera cet esprit!

Vous pouvez entraver le libre développement de l'idée anarchiste, mais vous n'en ferez le réveil du prolétaire que plus terrible. Vous pouvez imprimer, par la persécution, une féroce au réveil du paria moderne qu'il n'aurait pas eue, — vous pouvez cela. Mais quant à empêcher le développement de l'esprit de révolte, vous n'y pouvez plus rien.

C'est fait. Le vent de révolte a soufflé.

Le travailleur a lu. Il pense. Vous-mêmes avez tenu à lui prouver plus que votre inutilité, — votre inutilité. Vous-mêmes vous vous êtes dépouillés de votre dernier prestige. Et gardez-vous qu'il ne suive vos exemples de froide féroce.

Que parlez-vous persécutions! Tant qu'il y aura des hommes qui diront, comme Moore : « J'étais exaspéré, j'en avais assez! » et tant qu'il y aura des hommes qui n'ont rien, RIEN — comprenez-vous l'atroce profondeur de ce mot? — rien qui attache à la vie, — tant qu'il y aura ceci, il y aura cela.

RÉPONSE D'UN ARTISTE

Camarades,

Votre article « Aux Artistes » a été inspiré d'un bout à l'autre par une inexacte interprétation du mot « artiste ».

Si vous accordez un tel qualificatif à ces mercantis de toile peinturlurée ou de papier noirci, qu'ils modifient suivant la mode en cours, vous prêchez dans le désert.

Qu'espérer, en effet, d'un appel, quelque éloquent soit-il, de ces marchands d'art? Seriez-vous bien aise de voir entrer en nos rangs, in disciplinés ces bas commercants que je ne saurais comparer qu'aux proxénètes vendeurs d'amour?

Notre petit nombre fait un peu notre force, car il engendre la solidarité et l'unité d'action.

Mais si, comme je le suppose, vous n'estimez digne du nom d'artiste que l'homme épris de ce que la nature a de plus beau et de plus grand, et qui, pour le traduire, recherche la forme la plus noble, insoucieux du succès, inébranlable en la poursuite de l'idéal, contempteur de toute compromission, inutile alors est votre appel.

Cet artiste-là est des longtemps anarchiste. L'idéal grandiose qu'il rêve est incompatible avec toute idée d'autorité. L'élevation de ses aspirations lui fait repudier aucun maître, et son amour du beau est un sûr garant de la générosité de son cœur.

Il aime le peuple parce qu'il hait l'injustice et que le peuple est l'immémoriale victime d'une exécrable injustice. Son sang se révolte à la pensée du long martyre de l'humanité,

lettres d'or sur des bouquins aussi gros qu'indigestes.

Et le pédagogue qui apprend toutes ces maximes par cœur dit aux enfants qu'on lui confie, qu'ils doivent faire ceci, qu'ils doivent faire cela, non pas parce que c'est naturel, mais parce que Monsieur un tel l'a affirmé.

C'est pourquoi, le jour où les élèves ont été bien sages, sous leurs yeux éblouis, le maître recueilli ouvre un beau livre, et lit ce beau passage :

Mieux vaut souffrir que mourir.

Puis, comme personne n'y comprend rien, le magister très digne donne l'explication suivante : « Mes enfants, il ne faut pas croire, que « s'il vaut mieux souffrir que mourir », c'est parce que la mort est terrible et que les souffrances les plus grandes qu'on puisse endurer ne sont rien à côté de cette mort qui vous effraie. S'il vaut mieux souffrir que mourir, c'est parce que nous devons en quittant la vie, si c'est dans notre volonté, nous acquitter des dettes contractées envers la société avec la quelle nous avons signé un contrat en naissant. Vous semblez être surpris, et cela vous étonne fort que ce soit en venant au monde qu'on vous ait fait signer.

Aucune contrainte n'a cependant été employée, on ne vous a nullement forcés, mais c'est bien vous qui avez contracté cet engagement en réclamant bruyamment quelques gouttes de lait, quelques caresses, des soins sans cesse nécessaires, jusqu'à ce qu'enfin vous ayez reçu une éducation et une instruction qui vous permette de faire pour d'autres ce qu'on a fait pour vous. — La société vous a prêté c'est à vous de lui rendre.

« Donc, si votre caractère ne s'accorde pas avec ceux de vos compagnons, si vous êtes mécontents de l'organisation sociale, si vous en souffrez, vous savez maintenant qu'elle vous a nourris, qu'elle vous a vêtus, qu'elle vous a instruits, vous vous taisez. Vous soutiendrez cette organisation jusqu'à ce que vous ne lui deviez plus rien. Ainsi, vous aurez accompli votre devoir. »

Les enfants baillent à l'énoncé de ce petit sermon, et le professeur fier de son éloquence, heureux de son savoir et de la haute mission qu'il vient d'accomplir, entrevoit, dans un tourbillon de poussière qu'un rayon de soleil illumine, la face paternelle de M. Prodhomme qui lève la main pour le bénir.

Et les enfants grandiront, vieilliront, enseignant à leur tour, sans jamais y comprendre un mot, les « nobles pensées », bases de notre morale, bien vieilles déjà mais toujours rajeunies.

MOUVEMENT SOCIAL

France

PARIS. — Chaque jour amène son arrestation motivée, comme on sait, sur le simple soupçon d'être ou de paraître anarchiste. Aussitôt un compagnon coiffé, la police envoie à la presse vendue, aux mouchards officiels, une petite note dans laquelle on insinue que le camarade était affilié à une bande de cambrioleurs. Cela jette un peu de boue sur l'idée, et l'on peut toujours trouver un demi-millier d'idiot pour gôber ces boniments. Et la police, enhardie, continue son plan de poursuites, un jour elle arrête Eyraud, lequel allait tranquillement à son travail ; le lendemain, c'est le tour de Lardreau ; tous les matins, on va saisir aux bourgeois le récit d'une arrestation d'anarchiste, opérée la veille au soir. En prenant son chocolat matinal, le pachyderme sautera d'aise en voyant comme la société est protégée. Enfin, les *hemetta gens* vont donc pouvoir reprendre la série des digestions heureuses, interrompues par une musique infernale.

Bourgeois précieux, bourgeois suave, prends garde aux fantaisies de l'orchestre, et souviens-toi qu'on danse à certains jours ailleurs que devant le buffet.

Quant aux camarades, ils feraient bien de modérer leur manie d'écrire, et en tout cas de détruire chaque lettre aussitôt reçue, car toutes les arrestations de ces jours-ci ne sont arrivées qu'à la suite de lettres imprudemment conservées. Donc, n'écrire qu'en cas de nécessité, et encore !

ANGERS. — La grève des cordonniers ouverte le 16 septembre, vient de se clore par la réussite des ouvriers. Les patrons acceptent le tarif de 1891, dont la diminution avait motivé la grève. C'est bien, mais il reste à régler la question de la misère et des privations que les camarades se sont imposées pendant trois mois. Il faudra bûcher ferme pour rattraper le temps et l'argent perdus, mais au contraire du bourgeois, l'ouvrier sait mettre au service des idées et de la liberté son travail, la patience et l'énergie nécessaires pour reprendre sa dignité d'homme et de producteur.

LILLE. — Le 25 septembre, une cartouche de dynamite avait été déposée sur la fenêtre d'un garde-champêtre, pour rappeler ce haut fonctionnaire au sentiment de sa parfaite nullité. Les policiers cherchaient depuis lors le coupable — ce ne pouvait être qu'un anarchiste. On poursuivait donc le compagnon Émile Arnoult ; mais il fallait être sûr d'une condamnation, et, devant le jury, faute de preuves, on pouvait craindre un acquittement.

L'affaire vient de venir devant le tribunal correctionnel de Lille, qui a condamné Arnoult à trois ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour. Il est évident qu'Arnoult, à lui tout seul, composait une association de malfaiteurs.

NANTES. — Les socialistes ont fait une conférence, il y a huit jours, au théâtre de la Renaissance. Ils ont cogné à tour de bras sur les anarchistes, ces metteurs de bâtons dans les roues. « La bombe de Vaillant est venue juste à point pour nous empêcher d'agir », s'exclamait un député raseur. « Les clous à caboche ont empêché ces braves gens de sauver la société. C'était chose faite si la sacrée bombe n'avait pas éclaté le samedi, la révolution sociale était faite le dimanche, et le peuple heureux le lundi. Et nous voici au ban de la société. Aucun lien de solidarité ne saurait nous rattacher les pauvres travailleurs qui n'emploient en fait d'arme explosive que le précieux bulletin de vote.

Ces socialistes sont pires, si possible, que les bourgeois. Ceux-ci n'adhèrent pas la prétention de faire le bonheur du peuple ; au contraire, ils le tondent et l'écorchent avec sérénité ; les autres sont des menteurs, d'effrontés blanchistes. Mais ce peuple qui il prend leurs vessies pour des lanternes, et leurs balourdises pour argent comptant, il a tant de misère et de patience à mettre au service de quiconque l'exploite et le fait marcher.

Italie

En Sicile, la misère est complète ; dans les campagnes, les paysans refusent de payer les impôts et seraient en pleine révolte, si les chefs des *Fusi* ne les retenaient pas. Ces derniers font comme nos socialistes : ils déclament l'ouragan et sont tout étonnés de récolter la tempête. Elle les balancera prochainement. Les gouvernants viennent d'envoyer dans l'île encore dix mille hommes de troupes, qu'on a répartis sur les points les plus menacés. Mais ils sont impuissants contre une population qui est toute entière en insurrection latente. Et le mouvement révolutionnaire déborde la Sicile : il a passé le détroit et s'étend à la péninsule. A Naples, à Rome, à Bologne, on organise des sections des *Fusi*, dans l'Italie méridionale et dans l'Italie centrale et bientôt on aura encadré une armée plus nombreuse que celle de Sicile et dont le gouvernement ne peut venir à bout.

Dans les villes, les banques tombent les unes après les autres, ou pourraient dire les unes sur les autres, engloutissant l'épargne du pays, accumulant ruines sur ruines. Voilà la Banque populaire de Gènes qui vient à son tour de suspendre ses paiements. Tous les établissements de crédit y passeront.

Pendant ce temps, Humbert rappelle au pouvoir le ministre à qui l'on impute une partie de la détresse du pays. On ne saurait mieux secourir la cause de la révolution.

MÉLANGES & DOCUMENTS

Cette effroyable épee de Damoclès, aux millions de tranchants et de pointes, ne peut indéfiniment demeurer suspendue sur l'Europe, où les affaires sont paralysées, où les mères ne dorment plus, où les travailleurs, excités par la faim, se réunissent au-dessus des frontières pour livrer assaut à la société, qu'ils éprouvent arguable et maraître. Il n'y a pas à se dissimuler que le socialisme a partout grandi à mesure et à proportion des armements contemporains, qui ont appauvri de plus en plus les peuples et rendu la vie chaque jour plus précaire pour les masses. L'anarchie, partout, se livre à cette propagande par le fait, contre laquelle toutes les armées ne sauraient lutter.

(Journal)

LE GRAND-DUC DE BADE.

Dédié à ceux qui n'ont pas de quoi se vêtir : Le czar en voyage.

Voici des indications sur les bagages d'Alexandre III en voyage. Il n'y a pas moins de 300 malles, et il faut 14 wagons pour les contenir.

BIBLIOGRAPHIE

Les Malthusiennes, par A. BOUTIQUE, 1 vol. 3 fr. 50, chez Dentu, éditeur, place de Valois.

Les Malthusiennes, le titre l'indique, sont des femmes qu'étrange la maternité et qui demandent à la pratique, aux procédés en usage, les moyens de ne pas avoir d'enfants, recourant, au besoin, à l'expérience des faiseuses d'anges lorsque les moyens preventifs n'ont pas réussi.

C'est un acte d'accusation contre la Société qu'a dressé M. A. Boutique, et qui aurait gagné en virulence et en précision s'il avait été élagué de quelques détails qui rappellent trop le feuilleton.

Femmes d'ouvriers, déjà encombrées de gosses et que la peur de ne pouvoir continuer à les nourrir fait avoir recours aux manœuvres abortives, employées de magasins, pour qui une grossesse serait la perte de leur gagne-pain, et préférant risquer une opération qui peut les tuer ; professionnelles ou bourgeoises qui ne veulent pas déformer leur taille, ou cacher un adultère, M. Boutique les fait défilier sous les yeux du lecteur. Une foule des petites saletés qu'engendre l'ordre social actuel y sont flagellées de main de maître. Et ce nouveau volume de l'auteur peut prendre place à côté de son précédent : *Un Fils de 39* !

Semelles, par E. OUIS, 1 vol. 3 fr. Librairie de la Revue Européenne, 64, rue de Turenne.

Ce sont des contes pour la jeunesse qui, mal foi, ne sont pas trop mal réussis. Il y a bien un passage où l'une des enfants en scène refuse des « encielles » par ce qu'elle veut « des bêtes à bon dieu » qui nous empêcheraient de la recommander pour apprendre l'entomologie, mais, à ce détail près, c'est encore mieux que ces histoires bêtes où l'on n'apprend aux enfants qu'à convoiter des richesses fabuleuses, à admirer de beaux messieurs et de belles madames, à rêver jamais de leurs dix doigts, où le pauvre peuple est toujours misérable et soumis.

Il y a, entre autres, l'histoire d'une république de journaux, complètement anarchiste.

COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

L'Ordre par l'Anarchie, par Daniel SACHS.
Librairie de la Révolte, 9-30 c.

Cette brochure reproduit, avec une logique plus serrée et une forme plus littéraire, la série des *Lettres sur l'Anarchie* parues dans le journal. Nous engageons tous les camarades à étudier cette démonstration scientifique de la nécessité de l'anarchie, et à nous faire parvenir leurs observations. De la discussion jaillit la lumière, qui s'impose à toutes les intelligences, même bourgeoises, pourvu que le lecteur se laisse guider, non par ses préjugés d'éducation ou d'origine, mais par la seule bonne foi.

Le Ins du Fort Parisien, par Guy Tomel. 1 vol. chez Charpentier, 11, rue de Grenelle.

L'auteur doit chroniquer, dans un journal bourgeois ou l'on aime à notre pas trop dérange par le spectacle de la misère. Il se joue dans la description de pauvres misères ou s'écrit les desherités qui vivent, comme il dit, en marge de la société régulière. Il n'a pour les miséreux aucun blâme, mais aussi aucune pitié, il les a pris comme sujet d'étude dans ses excursions de reporter; ça lui paraît drôle, cette détresse, il la note, et passe. Dans la 2^e partie, *Autour de la Préfecture de police*, il est plus précis et trop largement documenté, à notre avis. Les figures qui représentent l'attirail des cambrioleurs, les fausses clefs, les photographies, l'art de se camoufler, tout cela n'entre pas dans le bagage ordinaire des connaissances d'un reporter, et il a dû fréquenter beaucoup, nous ne dirons pas les malfaiteurs, mais les peu intéressants individus qui émergent au budget de la police. Ça peut-être très bien porté dans le monde qui a besoin d'être soutenu, mais ce n'est pas à proprement parler un certificat de bonnes vie et mœurs.

Lisez néanmoins le livre de M. Guy Tomel : vous y trouverez d'atrayantes descriptions du monde misérable, et plus équitables que l'auteur, vous plaindrez ces victimes de l'infamie sociale qui n'ont pas l'air, hélas, de vouloir se révolter.

A LIRE

Les Mécontents, par Severine, dans le *Journal* du 3 décembre.

Chronique lithographique : *Les Empoisonnés*, par Litho, dans la « Fédération lithographique » de décembre.

Chronique, par Henri Bauer. *Echo de Paris*, 9 décembre.

Arrestés volontaires, par Henry Maret. *Le Radical* du 9 décembre.

Les Insultés, par Gustave Geoffroy, dans le *Journal* du 11 décembre.

Dans *Harmonie*, la conférence sur la liberté, de Bernard Lazare; *Un Ennemi du peuple*, par Eugène Renoult, etc.

Trois Lettres, par Séverine, dans le *Journal* du 15 décembre.

Indications politiques, par H. Fèvre, *Entretiens politiques et littéraires* du 10 décembre.

Pas de Pitié, par F. Quay Cendré, dans le *Peuple* (de Lyon), 5 décembre.

Les Parisiens, de Joseph Caraguel, du *Journal* du 18 décembre.

La Muse anarchiste, dans *l'Eclair* du 17 décembre.

Ce que contient une bombe, par Henry Maret, le *Radical* du 27 décembre.

Même numéro, *Barbarage*, par un Parisien.

En pleine peur, par O. Mirbeau, *Echo de Paris* du 25 décembre.

Il nous est absolument impossible de faire entrer dans notre Boîte aux Ordures toutes les insanités qui ont été débitées ces temps derniers sur les anarchistes. Signalons cependant pour son jésuitisme spécial, la *Chronique parisienne* signée G. Reynald, parue dans *l'Éclair-Garde de l'Arrière* du 18 décembre, et *Les Associations de Malfaiteurs*, par Henri Joly, du *Figaro* du 25 décembre.

La campagne Mirbeau accusa réception des sommes suivantes :
Des copains du XII^e, 5 fr. — 6 copains de la Bas-ville, 1 fr. 15.

Les compagnons Lyonnais soucieux de propager l'idée dans les campagnes viennent de recevoir l'excellente brochure de Malato *Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes*. Prix de la brochure 0,10, à francs le 100, 40 fr. le 1000. Adresser demandes et argent au compagnon Jacome, Montée du Gourgouillon, 43, Lyon.

S'il se trouve parmi les lecteurs de *la Révolte*, quelqu'un qui ait séjourné comme soldat d'infanterie de marine ou d'artillerie au Sénégal (camp de N. Diago) de 1888 à 1889, sous le lieutenant Mauger, prière d'écrire au compagnon Beauré, chemin de Ruchoux, à Limoges (Haute-Vienne).

AVIS AUX-LECTEURS DE L'INSURGÉ

La difficulté de trouver un imprimeur, par la frousse qui court, fait que nous sommes obligés d'attendre quelques semaines pour le faire réparer.

Les dépositaires de toutes les localités qui n'ont pas réglé leur compte sont priés de le faire, ils n'ignorent pas que les capitalistes sont très rares parmi nous.

L'ADMINISTRATION DE L'INSURGÉ.

PETITE CORRESPONDANCE

Les compagnons qui étaient en correspondance avec le compagnon Guislain peuvent lui écrire de nouveau rue Louis-Blanc, 43, à Paris.

B. à Lyon. — *L'Homme selon la Science* 7 fr. chez Reinwald, rue des Saints-Pères.

M. P. à Thuir. — Nous expédions le n° demandé. — Tous nos envois sont affranchis, refusez toute surtaxe.

Zisly demande à ceux qui correspondent avec lui, de lui adresser leurs envois à son nom et non à celui du *Paria*.

Au camarade qui nous a envoyé la *France* de Bordeaux. — L'article *Vieux contre Jeunes* est, au fond, des plus réactionnaires.

Un Bellevillois. — L'article *La Société*, très bien d'intention, mais trop faible d'argumentation.

Julien Bernarding, box 249 à Spring Valley (Ill.) prie les camarades d'Amérique de se mettre en relation avec lui pour le bien de la propagande.

V. à Lille. — N'avons pas la chanson à l'iribi. — Les autres brochures épuisées.

Un ami. — Recu l'Attention. Peut aller. La conclusion n'est-elle pas un peu faible ?

Clere, à Londres. — L'Accur à bien reçu souscription.

L. à Reims. — B. à Valence. — B. à St-Claude.

— P. à St Etienne. — E. à Lescar. — R. à Villiers.

— P. à Grenoble. — T. à Illiers. — M. à Troyes.

— B. à Spring-Valley. — S. à Alexandrie. — G. à La Palisse.

— T. à Tenez. — E. à Bourz. — V. à Lille.

— C. à Housaye. — L. au Havre. — C. à Turin.

— B. à Cannes. — D. à Carman. — B. à Bourges.

— L. à Rouen. — P. A. à Angers.

Recu timbres et mandats.

SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes : 93,65.
T. à Illiers, 0,30. — Groupe de Villefranche, 2,60.
— Un indépendant (des sectes) 1 fr. — N., 0,50. —

N. à Toulouse, 0,30. — Un sans-patrie, 0,30.
Un vrai fanalier de France suzerain, 0,30.
pied plat, 0,60. — C. B. 0,50. — Pédin et...
0,50. — Un révolte, 0,50.
On dat de vauvengien,ouden au...
1,30. — Pour que les sculpteurs se révoltent...
1,50. — Pour que les membres du parti...
se laissent plus monter le coup par leurs chefs...
— Pour que les typographes deviennent plus...
clôtés, 0,50. — Idem pour les pédalistes, 0,50.
Guillaume, Louis et François, 0,50. — Pour la...
pagande, 1,50. — Une anarchiste, 0,50. — Une...
volles contre l'injustice envers les faibles...
Pour le bonheur de tous, J. K., 0,20. — Amou...
les uns les autres, 0,50. — Au lieu de combattre...
socialisme, combattre d'abord le capitalisme...
— Nous combattons l'autoritarisme des socialistes...
car il est un mal comme le capitalisme...
Pour le triomphe de nos idées, 0,50. — Une...
ratriée de Pallas, 0,10. — Pour anéantir le...
tisme, un libérateur, 0,25. — A la mémoire de...
vachol, 0,25. — Un agent de change, 1 fr.
Total : 11 fr.
Total général : 113,65.

SOUSCRIPTION PERMANENTE
pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1.688 fr. 20.
H. à Chartres, 3 fr. — G. à St-Henri, 0,50. —
0,60. — Un sans patrie, 1 fr. — C. S. V. 0,50. —
Un groupe de camarades, 2 fr.
Total : 7 fr. 70.
Total général : 1695,90.

SOUSCRIPTION
pour les détenus

Listes précédentes : 972,01.
Groupe anarchiste de langue allemande...
Pallas, 1,10. — Moreau, Gérard et Barrat, 3 fr. —
Une decharde, 0,50. — X, pour Villine, 3 fr. —
la famille Vaillant, D., à Farare, 0,050. — X, 9,50.
— Horvinox, 4 fr.
Total : 14 fr. 60.
Total général : 986,61.

CONVOCATIONS

RIVES-DE-GIERS. — Tous les samedis, réunion du groupe communiste-anarchiste, à l'Industrie, à l'heure et au local convenu.

TOLON (Var). — Le groupe révolutionnaire anarchiste « la Révolte des Travailleurs », se réunit tous les soirs au local convenu.
Y correspondre avec Jules Delaporte ou André Senes.

La Révolte, le *Père Peillard*, *L'Insurgé* et autres publications anarchistes, se trouvent dans tous les kiosques, librairies et marchands de journaux.

LA RÉVOLTE est en vente :

A Lille, chez le compagnon Hoden, 14, cours G. nér, qui porte à domicile.

A Marseille, chez Gauchon, kiosque, cours Buzunce.

On y trouve également la *Revue libertaire*, et toutes nos brochures.

A Roubaix, chez P. Devillers, chez Maud Yves Ranger, rue Paul Bert, maison Delcroix.

Le compagnon porte à domicile.

A Lyon, chez Blain, 4, rue Romarin.

On y trouve également la *Revue libertaire* et *l'Harmonie*.

A Nîmes, kiosque, boulevard des Calquières, en face l'ancien lycée.

Kiosque, en face le bureau de tabac du Grand Temple.

Le Gérant-Imprimeur : J. BILLOT.
PARIS. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Moutetand.

L
POUR
Un An
Six Mois
Trois Mo
Les abonnés
de poste paient

La police
nous avait
journal, u
Nous ne ra
envoyons
net noir
si ce num
ments ave
poser.

L'Anar
points de
l'aube lu
espérons
Depuis
deshabit
connaiss
compens
Mais s
voirs de
geoise e
d'une te
Car, i
quisition
qu'en y
et de lu
seule m
ne peut
Supp
cru poi
boulev
ques
rades
d'imbe
flair ?
plus n
l'aisan
anarch
Le me
des Pa
d'un
Nor
telle
dans
Le
pers
trou
Pe
rabil
un l
le s
nip
M
mas